

# Touche-moi

J'avais 24 ans, mais je m'en rappelle parfaitement. J'étais depuis moins de 24 heures à San Francisco que mon patron américain me convoquait dans son bureau idéalement situé dans l'angle de la tour avec une vue plongeante sur le Bay Bridge.

*« Je t'interdis de prendre l'ascenseur avec notre personnel féminin. Je vous connais les jeunes français ! ».*

J'étais interloqué. Loin d'imaginer que ce puritanisme américain deviendrait la norme 25 ans plus tard.

Pour plein de bonnes – et de moins bonnes – raisons, nous ne nous touchons plus dans notre société moderne. La sphère de la vie privée s'est agrandie. Inexorablement.

Alors imaginez en 2024, si votre patron vous demande de l'aider à remettre sa jambe sur le repose pied de son fauteuil roulant. Comment maniez-vous sa lourde jambe du bout des doigts les bras tendus ?

Oui, souvent nous sommes maladroits et empruntés quand il s'agit de toucher l'autre. Pas un jour sans que je n'en fasse l'expérience en temps qu'handicapé.

Je dois moi-même confesser ne pas avoir été le plus tactile. Fuyant souvent la bise entre hommes que je réservais vraiment aux très proches.

Mais j'ai changé. J'ai vu le plaisir créé par une main chaude posée sur une main inerte et immobile. Quand la voix s'efface, un geste chaleureux et un regard bienveillant disent beaucoup.

Je l'ai appris aussi à l'hôpital en observant les meilleures infirmières. Elles n'hésitent pas à poser longuement une main sur un pied pour ajouter de l'empathie à une conversation. Le pied de l'autre n'est subitement plus cet objet sale et répugnant que chacun voudrait éviter. Il devient un transmetteur d'émotion et de plaisir.

Soyons clair, je ne conseille pas ici de toucher vos pieds entre valides – les tribunaux sont déjà encombrés d'affaires glauques – mais de repenser vos liens aux malades.

Enfiler une veste, tendre un mouchoir, redresser un corps ne doivent pas être des interdits.

## **Les lois de la physique**

Si la France chute régulièrement au classement PISA, je constate que les mathématiques ne sont pas la seule matière avec laquelle les Français sont fâchés. Il leur manque indéniablement une bonne dose de sens pratique !

Je ne compte plus le nombre de luxations d'épaule évitées de justesse alors qu'une âme charitable, mais maladroite, essayait de m'enlever une veste pourtant choisie large.

Longtemps, je confesse m'être moqué des ergothérapeutes de l'hôpital de Garches insistant pour me faire passer un certificat d'aptitudes à la conduite de fauteuils roulants... C'était avant de voir des valides essayer de manipuler mon fauteuil électrique !

Mais la palme d'or revient à mon déambulateur. C'est visiblement un secret bien gardé que son rôle est de pallier des jambes faibles. Alors que dire de tous ceux qui tirent brusquement et avec insistance mes roues pour « m'aider » à avancer plus vite ? Cela porte un nom : un croche pattes !

## **Une autre planète**

Le jour où vous basculez dans le monde de la dépendance, vous entrez sur une autre planète. Vous devez revoir tout votre rapport à votre corps, à votre pudeur, à votre jardin secret.

Ce chapitre, sûrement impudique, j'ai choisi de l'assumer pour à la fois aider ceux qui font ce voyage, mais aussi pour rendre hommage à ceux qui font de l'accompagnement leur métier. Je pourrais d'ailleurs dire

celles, tant les femmes sont surreprésentées parmi les infirmières et les aides-soignantes.

Mon premier contact avec cette planète était à l'hôpital pour la pose de ma première sonde gastrique. Une infirmière, que je n'avais jamais vue, entre dans ma chambre baignée d'une chaleur matinale déjà étouffante de ce bâtiment vétuste de neurologie.

*« Monsieur Goy, c'est l'heure de la douche ! »*

Sans un mot, je me retrouve en quelques minutes assis, nu, ma serviette sur les genoux, sur une chaise roulante en plastique, probablement achetée en seconde main en URSS. L'infirmière pousse avec peine mes 90 kilos, les roues hurlent leur âge, dans un couloir où personne ne semble surpris de me voir déambuler en tenue d'Adam, tant ce balai matinal est bien rôdé.

Nous attendons, en silence, qu'un box se libère. Un vieux monsieur, famélique, sort. C'est à nous.

Toujours sans un mot, l'eau jaillit et efface les traces d'une nuit trop chaude.

Brutalement, une phrase fuse.

*« J'ai vraiment aimé votre film. J'en ai parlé à tous mes patients qui n'avaient pas le moral ! »*

Je ne parlais déjà plus à l'époque, mais je pense qu'elle a lu immédiatement dans mon regard mon étonnement

puis mon amusement né de cette situation incongrue alors qu'elle me frottait vigoureusement les fesses avec un gant jetable. Je me suis mis à rire de manière incontrôlable. Elle aussi.

Ici, le rapport au corps est décomplexé, direct. Sans protocole. Sans pudeur. Sans faux semblant. Loin, très loin, de l'invention des filtres beauté d'Instagram.

Je me rappelle parfaitement ma gêne lors d'un accident sanitaire. Je laisse le soin à l'imagination du lecteur d'élaborer les détails. Forcément la gêne envahit instantanément mon regard et je prends mon plus bel air de Droopy. L'infirmière me fixe d'un regard bienveillant. *« Quelqu'un est mort ? Non ! Alors on s'en fout ! »*

Cette phrase, aux allures inoffensives, m'a incroyablement marqué. Elle résonne régulièrement en moi avec une puissance sans rapport avec sa simple syntaxe. Comme si je réalisais subitement que, quelles que soient les souffrances que m'imposait mon corps, la beauté était ailleurs. Mon intimité, ma personnalité sont désormais logées dans le seul endroit que ma maladie ne violera jamais : mon cerveau.